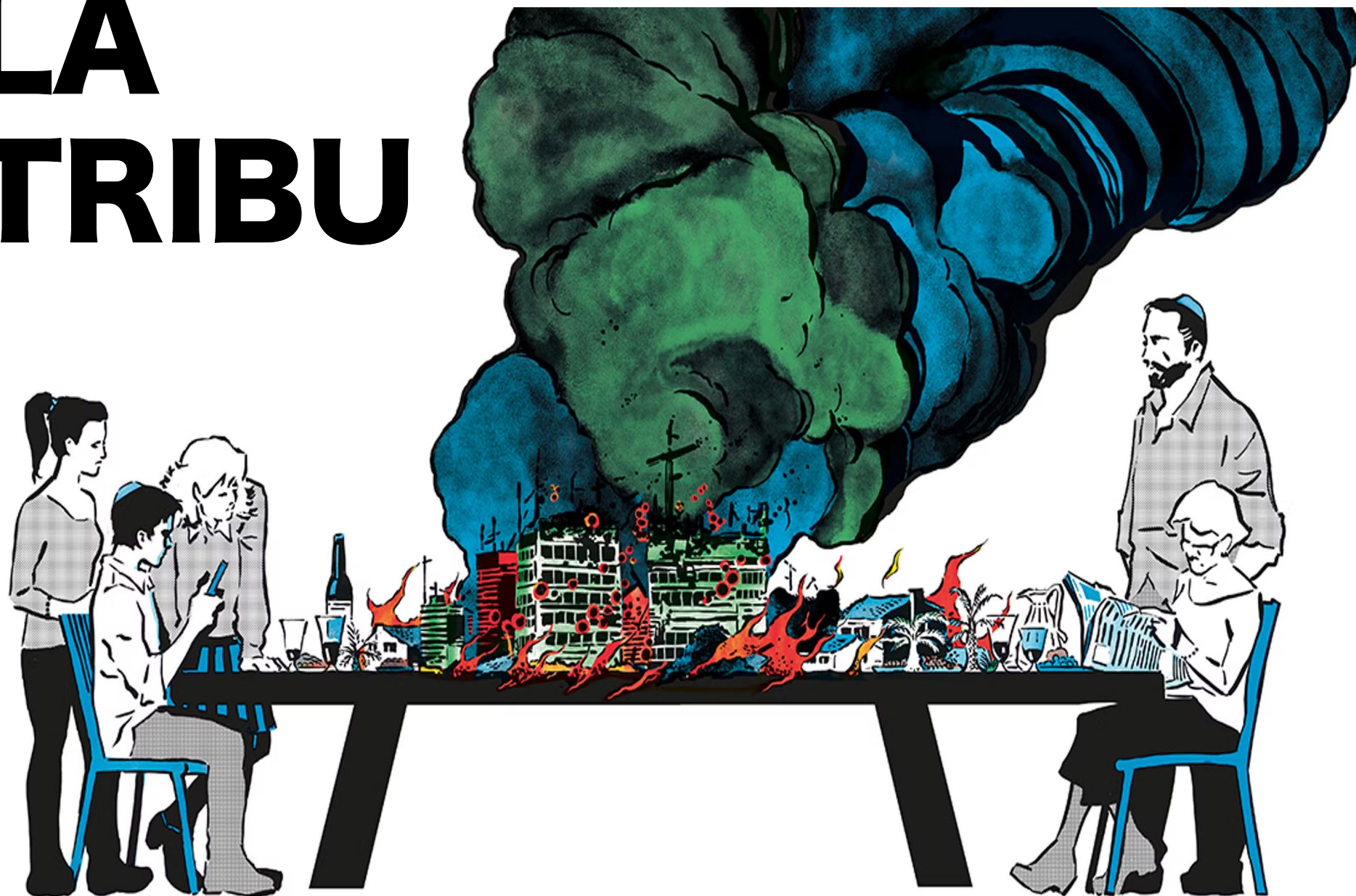


LA TRIBU



LA TRIBU

**Création Théâtre Majâz automne 2027
de Ido Shaked et Lauren Houda Hussein**

Mise en scène : Ido Shaked

**Avec (distribution en cours) Arthur Viadieu, Charlotte Andres, Lauren Houda Hussein, Dan Kostenbaum ...
Un spectacle pour 8 comédiens**

**Création lumière : en cours
Création sonore : Thibaut Champagne**

**Production Théâtre Majâz
Coproduction: Théâtre Dijon Bourgogne CDN, Théâtre de la Concorde Paris,
Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, Centre Culturel Jean-Houdremont La Courneuve, l'Azimut,
Le Bateau Feu Scène Nationale Dunkerque**

**Partenaires en cours de discussion : Théâtre Joliette à Marseille, le Vivat à Armentières, Théâtre Paris-Villette,
Nanterre-Amandiers CDN**

Le Théâtre Majâz est conventionné par la DRAC Ile-de-France

**Production et diffusion : collectif et compagnie
Production Estelle Delorme - 06 77 13 30 88 - estelle.delorme@collectifetcie.fr
Diffusion Géraldine Morier-Genoud - 06 20 41 41 25 - geraldine.moriergenoud@collectifetcie.fr**

Administration Gingko Biloba - Bérénice Marchesseau

LA TRIBU - Synopsis

« On est quoi, au fond ? Une bande ? Une tribu ? Une secte post-traumatique ? »

Cette phrase, lancée au beau milieu d'un dîner de Seder qui déraile, pourrait résumer à elle seule le projet de *La Tribu*. Une question tendre, absurde, tragique et ironique, à l'image des familles qu'on se choisit. *La Tribu* raconte une nuit pas comme les autres. Une nuit où l'on ne mange pas que du pain azyme, mais où l'on avale aussi ses contradictions, ses héritages et ses terreurs. Une nuit où l'humour devient un rituel de survie.

« **Bechol dor va dor hayav adam lirot et atzmo ke ilou hou yatsa mi Mitsraïm** »
(À chaque génération, chacun doit se considérer comme s'il était lui-même sorti d'Égypte.)

Le Seder de Pessah est un repas rituel qui ouvre la fête de la Pâque juive. Autour de la table, famille et invités se rassemblent pour revivre, à travers les mots, les gestes et les saveurs, le récit ancien de la sortie d'Égypte. On lit la Haggadah, qui déroule l'histoire de l'esclavage et de la délivrance, comme un fil tendu entre les générations. Les aliments, posés sur le plateau rituel, deviennent des symboles : la matsa, pain frugal et sans levain, rappelle la hâte du départ ; le maror, les herbes amères, évoque l'amertume des jours de servitude ; l'œuf, l'os et la pâte sombre de fruits secs racontent chacun une part de mémoire.

Les enfants posent des questions parfois naïves et toujours essentielles, qui ouvrent l'espace du dialogue et perpétuent la transmission. Quatre coupes de vin rythment la soirée, comme autant d'étapes vers la liberté. On chante, on raconte, on partage : le Seder tisse alors un moment suspendu où l'histoire collective devient une expérience vivante. Ainsi, il n'est pas seulement un repas. Il incarne une traversée symbolique, un passage renouvelé d'une nuit ancienne vers un horizon de liberté.

Dans sa forme originelle, le Seder suit un ordre précis. Chaque geste, chaque parole, chaque bouchée répond à une séquence rigoureuse, comme un protocole destiné à maintenir la mémoire debout. Mais derrière cette rigueur se cache une faille : l'idée que la catastrophe n'est jamais loin, la conscience que la liberté n'est jamais acquise, qu'elle se rejoue sans cesse, chaque année, à chaque génération, chaque soir de Seder, autour de la table où l'on se demande si l'on est vraiment sorti d'Égypte.

Cette question millénaire devient dans *La Tribu* une interrogation contemporaine. De quelle Égypte faut-il sortir aujourd'hui ? De quelles captivités intérieures, de quelles fidélités douloureuses, de quelles identités héritées et parfois étouffantes ? Car le Seder ne raconte pas seulement la libération d'un peuple. Il raconte aussi l'impossibilité d'une libération totale et le paradoxe d'une mémoire collective qui libère autant qu'elle emprisonne.

Annie et Cédric, couple parisien, elle dirige une association de défense des droits, lui est écrivain, organisent chaque année un Seder de Pessah avec leur cercle d'amis. Le repas s'ouvre dans le tumulte familial des verres qui s'entrechoquent, des gestes un peu maladroits et des chants approximatifs qui en font le charme. Comme chaque année vient ensuite leur jeu de "l'Égypte intérieure", où chacun est invité à se demander de quoi il souhaite se libérer.

C'est à ce moment précis que Ruben, leur fils de 20 ans, annonce son départ imminent pour Israël, qu'il décrit comme son propre exode, et évoque la possibilité d'y accomplir son service militaire. Un silence traverse la table. Puis la tempête éclate et la soirée bascule.

Le Seder se transforme alors en une longue veillée talmudique, un débat infini où la table devient une arène. Jusqu'à l'aube, les convives interrogent ensemble les thèmes du départ et du retour, du refuge et de la fuite. Faut-il rester ou partir ? Que signifie appartenir ? Les voix s'entremêlent. Les récits du passé ressurgissent. Les mythes familiaux se réécrivent. Le père convoque toute une lignée imaginaire de Juifs non conformistes, déserteurs, sceptiques ou rusés, qui auraient échappé de siècle en siècle à la propagande, à l'appel de la guerre et à la violence. Comme un Forrest Gump de l'histoire du judaïsme, il déroule un arbre généalogique approximatif où chaque ancêtre devient le miroir d'un choix moral.

Ce qui commence comme une comédie de salle à manger se transforme en une nuit de révélations, de rires et de vertiges. Sous le vernis festif se dévoile l'intime : amitiés abîmées, héritages politiques, nostalgies, désirs, blessures. Les personnages parlent fort, s'interrompent, rient, se fâchent. Derrière chaque éclat se devine une mémoire, une douleur ou une conviction. Annie et Cédric croient encore à la République. Ruben oscille entre mystique et désillusion. Noam, philosophe queer, franco-israélien, voit dans chaque rituel le signe d'une catastrophe possible. Sarah reste fidèle à une éthique de l'altérité. Myriam veille sur un judaïsme maghrébin souvent ignoré et Clément, compagnon de Noam, étranger au groupe, pose naïvement les questions que les autres n'osent plus formuler.

La Tribu n'est ni une pièce militante, ni un manifeste identitaire. C'est un théâtre des dissonances, où le désaccord devient matière poétique. On y parle fort pour ne pas tomber. On y débat pour continuer à s'aimer. Dans le chaos de cette nuit se rejoue quelque chose d'ancien, sans dogme mais chargé d'histoire. Mais le théâtre, ici, ne vient pas réparer la rupture. Il l'habite, il la regarde en face, sans chercher à la résoudre.

La véritable question du Seder — peut-on encore raconter ensemble une histoire commune ? — devient alors celle de notre époque tout entière. Dans un monde où les récits s'entrechoquent et où la mémoire devient un champ de bataille, ***La Tribu*** cherche à inventer un espace où l'on puisse malgré tout se parler sans se ressembler.

C'est là que le rituel rejoint le politique : non pas dans la certitude, mais dans la pratique du désaccord partagé. Dans la tradition juive, la *mahloket*, la dispute, n'est pas un signe de désunion, mais de vie. C'est une manière de faire coexister plusieurs vérités sans que l'une n'efface l'autre.

En reprenant cette forme, le théâtre devient à son tour un Seder contemporain: un lieu où l'on interroge les héritages, où l'on revisite les récits, où l'on accepte de ne pas s'entendre et pourtant de continuer à s'asseoir à la même table.

À l'aube, il ne reste que le désordre, des verres vides et une nappe tachée. Peut-être demeure aussi cette intuition fragile que le rire, la dispute et la mémoire sont ce qui nous relie encore.

La Tribu est un théâtre drôle et inquiet, charnel et réfléchi, qui parle de l'exil sans carte, de l'attachement sans loyauté et du rire comme dernier rempart.

NOTE IDO SHAKED

“Logique de puissance et non pas d’existence, les mois qui suivirent le 7 octobre 2023 constituèrent le massacre en un présent indépassable : pas de “ jour d’avant ”, donc pas de “ jour d’après ” ; cette coupure entre les jours perdure jusqu’à présent. Pas de “ jour d’après ”, comprendre : nulle politique, nul possible, nulle borne à la guerre, nulle paix. L’émotion fut constituée en ressource première du sécuritaire et du guerrier, au point que certains, Juifs ou pas, estimèrent plus sûr de confier les clés de la maison “ Juifs de France ” à Marine Le Pen qu’à Rony Brauman. Manifester le 13 novembre 2023 contre l’antisémitisme aux côtés de cette dernière n’émut qu’à la marge. Ou comment un amour (inespéré) des Juifs rejoignit sans heurts l’antienne raciste et islamophobe nationale. Subsidairement, l’ensemble créa (...) un schisme au sein des Juifs de ce pays.”

Catherine Hass, Terres enchainées

Au départ, il y a un constat très douloureux : celui d’un effondrement, d’une rupture profonde qui s’opère au sein des « Juifs de France ».

Je ne dis pas communauté, car, de fait, cette communauté est devenue un espace qui ne trouve plus de commun dans la différence, mais plutôt dans une forme de totalitarisme de la pensée.

Dans les conversations au parc, au café, entre amis ou en famille, les contextes diffèrent, mais la souffrance reste la même : exclusion, séparation, silence imposé.

Celui qui ose sortir du rang, qui ose douter ou critiquer la politique israélienne, se retrouve exilé — excommunié de sa famille, de sa légitimité, de son identité, de sa propre histoire.

En tant qu’Israélien vivant en France depuis presque vingt ans, je regarde ce mouvement avec effroi. Je vois s’effacer une culture juive indépendante d’Israël, bien plus ancienne que le sionisme, piétinée par une politique nationaliste à distance. Par un amour d’Israël qui tient davantage de l’amour-propre, d’un fantasme du «chez-soi», quelque part entre la maison secondaire et le paradis fiscal où les “valeurs de la République” ne font plus contraintes et tout cela sans en assumer les conséquences réelles d’y vivre.

Contrairement à ce que l’on aurait pu croire, ni le 7 octobre ni la guerre qui s’en est suivie, ni l’effroyable comptabilité des civils tués par l’armée israélienne, ni les discours à la dérive fasciste et génocidaire, ni même la répression d’une violence inédite frappant toute voix critique venue d’Israël même, n’ont conduit les dirigeants juifs de France à prendre leurs distances avec la politique de Netanyahou.

Bien au contraire, nombre d’entre eux sont devenus, avec une ferveur presque désespérée, les porte-paroles d’Israël : comme si, dans cette fidélité sans faille, se jouait la preuve ultime de leur amour et, par conséquent, de leur appartenance. Cela nous pousse à entreprendre une série d’entretiens avec des Juifs de tous horizons , religieux et athées, franco-israéliens et militants de gauche, séfarades et ashkénazes, queers antisionistes et jeunes membres de l’UEJF, afin de tenter de dresser la cartographie d’une communauté en crise. Mettre en théâtre, en tension et en dialogue ces points de rupture, pour cristalliser, au cœur même de ce tumulte, une question bien plus vaste : **peut-on vivre ensemble ?** À travers ce travail, j’aimerais convoquer une autre filiation, souterraine, oubliée : celle des voix juives anticoloniales, des penseurs, artistes et militants qui ont tenté d’articuler leur identité à celle de leurs voisins, qui ont refusé de choisir entre judaïsme et justice. Non pas pour reconstruire une mythologie, mais pour retrouver un souffle: celui d’un judaïsme inquiet, critique, ouvert à l’altérité. La scène devient alors le lieu d’une double archéologie : celle d’une mémoire collective effacée, et celle d’un lien familial à reconstruire.

Ce n’est pas un spectacle sur Israël, ni sur la guerre, ni que, malgré les protagonistes en question, sur la communauté juive de France.

C’est un spectacle sur ce qui reste, quand tout se fracture : le désir obstiné de parler ensemble, malgré tout. Sur ce fil ténu, entre l’intime et le politique, la famille et la mémoire collective, nous cherchons à rouvrir un espace de pensée, un lieu pour respirer encore.

NOTE LAUREN HOUDA HUSSEIN

“ S’il peut (le mot antisémitisme) s’appliquer à des Israéliens appelant à un cessez-le-feu, il faut, au delà du ridicule, s’interroger sur son usage aujourd’hui et s’inquiéter de ce que, dans certains pays, la fusion entre l’antisionisme et l’antisémitisme est parachevée au point que tous les Rassemblements National du monde peuvent brandir leur prétendu philo-sémitisme au nom de leur sionisme. Pour parler comme Mao, la contradiction principale — la haine des Musulmans — l’emporte sur la contradiction secondaire — la haine des Juifs. Cet aspect, présent dans les opinions occidentales dès la Guerre des Six Jours, nous indique qu’il s’agit d’abord pour elles de tenter de dissoudre leur culpabilité de l’assassinat de millions de Juifs. Il faut, dans cette perspective, désessentialiser l’Etat d’Israël en le considérant non pas d’abord comme Etat juif mais comme Etat tout court. Que des citoyens juifs y vivent ne signifie pas que le mot “juif” soit devenu le nom d’un pays, d’une nationalité, d’une politique. La réalité politique y est israélienne et non pas juive. Fusionner les deux, c’est projeter sur un pays des problématiques européennes qui ne sont pas les siennes, nier à Israël son historicité politique propre et sa complexité, participer au renforcement de l’antisémitisme puisque tous les Juifs seraient comptables de la politique israélienne, tout en renforçant le racisme anti Musulmans. Car enfin, si Israël est l’Etat des Juifs, cela ne signifie-t-il pas qu’il serait le “vrai” pays des Juifs du monde entier ? En ce cas, leur place n’est plus dans les pays où ils vivent mais en Israël. ”

Entretien avec Joseph Confavreux, Catherine Hass

Il y a partout dans le monde des tombes de soldats inconnus qui commémorent symboliquement l’ensemble des soldats morts pour le pays. On les trouve dans les grandes places des grandes capitales, à côté de monuments grandiloquents qui de par leurs dimensions attestent de la grandeur du sacrifice, de la noblesse de celui-ci. En revanche, on ne célèbre jamais ceux qui refusent. Ceux qui refusent de se battre, de se sacrifier, de sacrifier les autres. Pourtant ils refusent au nom d’un idéal somme toute assez conciliateur ; ne pas tuer. Pour quelques raisons que ce soit. Ils refusent aussi et sûrement en premier lieu, car ils veulent vivre. Mais il semblerait que cette raison ne soit souvent pas suffisante aux yeux du monde.

On peut célébrer de manière dissidente les quelques objecteurs de conscience, si et seulement si, leur désir de vivre s’accompagne d’un humanisme militant.

Le livre fondateur de cette famille pourrait s’appeler “Le livre des Refuseurs”, ou comment rester à la marge est leur sacerdoce pour ne pas se perdre. Dans les pages de ce livre on trouve des femmes et des hommes, qui a plusieurs moments de l’Histoire ont refusé d’aller se battre, ont refusé d’appartenir.

Étymologiquement, “appartenir” c’est “faire partie de” et aussi “être la propriété de”. Peut-on faire partie d’un ensemble, d’une communauté, d’un pays, sans en être quelque part la propriété ? Sans rendre des comptes ? Sans être redevable ? Pourtant vouloir faire partie est un besoin que l’on connaît tous. Un besoin viscéral que chaque être humain expérimente dans sa vie en cherchant l’endroit où s’établir, très près des siens ou bien au contraire très loin. Une maison physique et intérieure, dans laquelle demeurer, s’attarder et persister dans le temps.

Dans la famille de Ruben, on demeure en dehors. Alors ce soir de Pessah, quand au milieu du Seder, il annonce son départ pour Israël pour s’y installer, c’est l’anéantissement de toute sa lignée qui se joue. Cette famille atypique qui s’est construite de générations en générations en déjouant les pièges tendus dans tous les pays traversés, en préservant leur liberté en fabriquant cette tribu en lieu et place de pays, voit dans le départ du fils la trahison et la fin du livre. Ils y voient leur échec. Ruben part demain à l’aube et commence son service militaire.

Avaient-ils raison de croire que leur tribu pouvait persister dans le temps sans demeurer quelque part ? Sans s’inscrire dans une communauté en embrassant ses valeurs ? La fierté d’être à la marge pour rester dans un mouvement de questionnement critique permanent ne s’est-il pas retourné contre eux ?

Ruben dit qu’il part “chez lui”. Presque comme s’il retournait “chez lui”, dans un pays et une langue qu’il ne connaît pas. Mais qu’il voit comme l’endroit où il ne sera plus différent ou minoritaire, où il ne devra plus se cacher. Où son identité ne sera plus questionnée.

Ruben vient les confronter à ce qu’il considère comme leur aveuglement. Celui d’avoir cru à la République, à la sécurité et à l’égalité que la France leur offrait. D’avoir cru que l’Europe s’était débarrassée de son manteau d’antisémitisme. Il ne veut pas être juif comme eux, il veut matérialiser son appartenance en effaçant le fossé entre sa nationalité et son identité.

Il rompt.

Ruben se sent à l’aube de quelque chose. Dans la ferveur des basculements de l’Histoire, il se projette en pionnier au sein de sa propre famille. Sa Tribu qui, dans la lumière des bougies vacillantes cette nuit de Pessah, va tenter de l’empêcher de partir. Et lui rappeler que sa maison est aussi vaste que le monde.

Mémoire effacée : La Tribu, entre Maghreb, France et Israël

“Il est politique d’ôter à la haine son éternité.”

Plutarque

Autour de la table du Seder, **La Tribu** fait remonter à la surface une mémoire longtemps refoulée. Celle d’une famille juive aux origines mêlées, séfarades et ashkénazes, où se croisent des histoires venues d’Oran, de l’Alsace, de Paris, et parfois de plus loin encore. Une mémoire qui relie des mondes que l’histoire a séparés, souvent brutalement, sans jamais parvenir à effacer les traces laissées dans les corps et les gestes.

Ce que le repas dévoile, peu à peu, c’est l’existence de mémoires cousines. Elles ont grandi côte à côte dans les villes du Maghreb avant d’être divisées par les secousses du siècle, par la colonisation française, par la guerre d’Algérie, puis par la naissance de l’État d’Israël qui a redessiné les frontières du sentiment d’appartenance. L’histoire officielle a recouvert ces zones de porosité. Elle a oublié les alliances, les amitiés, les solidarités, les combats menés en commun contre l’injustice et l’occupation. Elle a figé les identités dans deux camps supposés incompatibles. D’un côté les Juifs, de l’autre les Arabes. D’un côté la mémoire de la Shoah, de l’autre la mémoire de la colonisation.

Pourtant, dans les familles judéo-maghrébines, cette séparation n’a jamais été aussi nette. Les mots de l’arabe qui glissent dans une phrase, les recettes qui parfument les cuisines, les musiques et les gestes transmis sans y penser continuent de vibrer. Ils persistent comme des survivances têtues d’une coexistence disparue, d’un monde où les frontières n’étaient pas encore des murs.

La Tribu cherche à réactiver ces couches enfouies. À travers les voix de la famille maternelle, les grands-parents venus d’Oran portent un judaïsme du Sud, méditerranéen, métissé, nourri de culture arabe et traversé par le déracinement colonial. À travers la branche paternelle, les Ashkénazes d’Alsace, rescapés de la collaboration mais profondément attachés à la France, résonne une autre histoire, blessée elle aussi, et tout aussi complexe.

Entre ces héritages, les petits-enfants se débattent avec les mots Israël et Palestine. Ils grandissent dans un monde où chaque récit blesse l’autre, où chaque mémoire demande une place qui semble menacer la place voisine. Ce qui se rejoue à travers eux, c’est un récit collectif effacé, celui d’un judaïsme longtemps relégué au second plan de l’histoire nationale française, un judaïsme qui fut pourtant un lieu de résistance.

Car ce judaïsme porte en lui une mémoire anticoloniale. Avant 1962, des Juifs du Maghreb et de France ont soutenu les luttes de libération, refusé les assignations coloniales, imaginé leur destin avec le monde arabe et non contre lui. Des figures comme Henri Curiel, Gisèle Halimi, ou les militants juifs du Parti Communiste Algérien rappellent que cette histoire a existé. Elle a été vécue, pensée, aimée, puis recouverte d’un long silence.

Sur scène, ces fantômes reviennent.

Ils traversent les conversations autour de la table, les disputes, les malentendus.

Ils hantent la langue même — cette langue où se mêlent l’hébreu, le français, l’arabe — comme un palimpseste d’appartenances multiples.

Et peu à peu, ce dîner de famille devient le théâtre d’un travail de réparation : retrouver, par la parole et la mémoire, ce qui a été séparé.

La Tribu interroge ainsi une douleur partagée. Celle d’avoir perdu une histoire commune, celle d’avoir vu la fraternité des peuples méditerranéens se dissoudre dans la peur, le nationalisme et la guerre. Ce chagrin ne relève pas seulement du passé. Il traverse encore les corps, les gestes et les conversations. Il se glisse dans les silences entre deux phrases et dans les hésitations de ceux qui tentent de dire d’où ils viennent.

Pourtant, **La Tribu** ne s’arrête pas à la perte. Elle cherche aussi à rouvrir un espace possible, un espace où les mémoires pourraient à nouveau se répondre. Celui d’une mémoire réconciliée, ou du moins réconciliable, celui d’un dialogue qui se remet doucement en mouvement. Raconter ces voix juives du Maghreb, c’est rouvrir la possibilité d’un nous élargi. C’est imaginer un monde commun entre les exilés d’hier et ceux d’aujourd’hui, un monde où la nostalgie ne sert plus de frontière mais de passerelle.

Le Théâtre Majâz est fondé en 2009 à Paris par l'autrice franco-libanaise Lauren Houda Hussein et le metteur en scène israélien Ido Shaked après leur rencontre à l'Ecole Internationale de Théâtre Jacques Lecoq.

Le premier spectacle de la compagnie, **Croisades** de Michel Azama, rassemble des comédiens français et du Proche-Orient. Il est joué en hébreu, arabe et français dans différentes villes d'Israël et de Palestine avant de venir jouer à Paris, au Théâtre du Soleil en 2011. Commence alors, avec le Théâtre du Soleil, une collaboration sur plusieurs années. **Les Optimistes**, premier texte de la compagnie, y est créé en 2012 après une longue période de résidence à Jaffa en Israël/Palestine. Le spectacle tourne de 2012 à 2016, en production déléguée avec le Théâtre Gérard Philipe CDN de Saint-Denis.

Après ces deux premières créations tournées vers le Proche-Orient et jouées en plusieurs langues, la compagnie poursuit sa recherche théâtrale, politique et engagée en confrontant la petite histoire à la grande. Au travers de grands sujets de société ou d'événements historiques, il s'agit pour l'équipe de questionner les enjeux de frontières réelles ou imaginaires en mettant au cœur des récits les batailles et les doutes de leurs personnages.



La compagnie cherche à construire des ponts, à traverser les frontières, à interroger la mémoire collective qui influence sa vision du présent, et à proposer, à travers l'analyse du passé, un autre avenir possible. Le processus de travail se construit dans un va et vient permanent entre l'écriture, la recherche documentaire et le travail au plateau.

En 2016, la compagnie créée **Eichmann à Jérusalem ou les hommes normaux ne savent pas que tout est possible** en coproduction avec le Théâtre Gérard Philipe CDN de Saint-Denis, et en collaboration avec les Archives Nationales.

En 2019, **L'Incivile** est créé à Toulon en coproduction avec la Scène Nationale de Châteauvallon et le Théâtre Joliette à Marseille. Le spectacle tourne en Ile-de-France et en régions jusqu'en 2024.

En 2021, Ido Shaked et Lauren Houda Hussein deviennent artistes associés au Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine et à la Scène Nationale d'Aubusson pour 3 saisons. La collaboration avec le Théâtre Jean Vilar s'ouvre avec la création d'une forme itinérante sur 3 épisodes écrits et interprétés par Lauren Houda Hussein accompagnée par un oudiste. Le premier épisode, **Beyrouth ou bon réveil à vous !** est créé pendant la crise du covid en 2021 au Théâtre des Quartiers d'Ivry puis joue en itinérance à Vitry-sur-Seine et en régions en 2022. Création du deuxième épisode **Jérusalem, premiers pas sur la lune** joué en itinérance à Vitry-sur-Seine en 2022.

En 2023, le dernier volet de la trilogie, **Paris, œil pour œil, dent pour dent**, est écrit. Il est alors intégré à la création pour la salle de l'intégrale **Une histoire subjective du Proche-Orient mais néanmoins valide... je pense** le 06 octobre 2023 au Théâtre de Châtillon. Le spectacle tourne depuis, notamment au Théâtre de la Concorde à Paris, au Théâtre de la Joliette à Marseille, au Vivat à Armentières, au Bateau Feu à Dunkerque, à L'Azimut, au Théâtre Dijon Bourgogne CDN... Il poursuit sa route pour la saison 26/27.

En novembre 2022, la cie créé **Le Sommeil d'Adam** en coproduction avec le Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, Scène Nationale d'Aubusson -Théâtre Jean Lurçat, Châteauvallon-Liberté - Scène Nationale, Théâtre de la Joliette, Théâtre Paris-Villette, Théâtre Jean Arp - Clamart et le Théâtre Dijon Bourgogne - CDN.

En mars 2024, Ido Shaked et Hannan Ishay créent au Wortwiege festival de Vienne, **Mode d'emploi pour metteur en scène en temps de guerre**. Depuis, le spectacle tourne en France au Théâtre Paris Villette et au Théâtre de la Concorde ainsi qu'en Europe (Suisse, Allemagne, Autriche), et sera à l'automne 2026 au Théâtre du Rond-Point.